

# Échos de la Libération

par François Morlot

*Quelque soixante ans plus tard, l'abbé François Morlot évoque ses souvenirs sur la libération de Saint-André-les-Vergers.*

En août 1944, j'habitais au presbytère de Saint-André avec le curé Edouard Lenain et la personne qui assurait le service, Madame Prin. J'avais été ordonné prêtre le 26 avril précédent à la cathédrale de Troyes ; l'ordination était primitivement prévue au 29 juin, mais elle fut anticipée dans la crainte des bouleversements qu'entraînerait le débarquement que l'on pressentait proche. Monseigneur Le Couëdic m'avait nommé vicaire à Saint-André dans le courant de juin à la place de l'abbé Robert Courtois, transféré à Nogent-sur-Seine. J'étais arrivé au début de juillet et nous vivions paisiblement. Monsieur le curé s'absenta quelques jours en juillet pour reprendre haleine ; il était probablement allé à Saint-Lupien où il avait été curé et avait conservé de bons amis, ou du moins dans la région. J'ai pris aussi quelques jours de repos au presbytère de Clérey, chez l'abbé Bonnard, les restrictions alimentaires m'ayant laissé une santé un peu fragilisée.

Il y avait tous les jours de vacances un patronage des enfants où j'étais aidé par l'abbé Raymond Jeandot qui était encore séminariste. Nous allions jouer dans les bois de Saint-André ou quelquefois rue des Vieux-Cortins.

J'étais aumônier de la section jociste où militaient en particulier André Anheim et Christian Gobry. On savait que l'armée des États-Unis approchait, mais le quartier de l'église restait calme : il n'y avait pas de présence inhabituelle de l'armée allemande.

Le bruit courut, probablement le 22 ou le 23 août, que les tickets de ravitaillement du mois de septembre allaient être distribués à la mairie en anticipation. Je l'ai fait savoir à André Anheim qui a parcouru le secteur de la rue des Lombards pour alerter les habitants.

Le soir, la section jociste s'est réunie chez un membre qui habitait au coin de la rue des Lombards (Charles Moret) et de la rue Louis Auger, et dont j'ai oublié le nom. C'était après le souper ; j'étais parti clandestinement du presbytère. Je ne sais plus ce que nous avons fait, sinon évoquer la situation que l'on sentait

devoir être bientôt critique. Je suis revenu à la nuit tombée par la rue du Cimetière (Lucien Leblanc) qui alors n'était pas construite. J'avais imaginé, pour le cas où j'aurais été arrêté par une patrouille, dire que j'avais été appelé au chevet d'un mourant (il y avait, je crois, un malade dans la maison où nous étions réunis). De fait, je l'ai échappée belle, car un des jocistes qui habitait rue Louis Auger a failli être attrapé par une patrouille ; il a réussi à rentrer chez lui sans se faire voir. Ma dernière crainte était que l'abbé Lenain ou Madame Prin eussent fermé la porte du presbytère dont je n'avais pas la clé. Il n'en était rien et j'ai pu rentrer à pas de loup et dormir d'un bon sommeil.

Le jeudi 24 (si mon souvenir est bon) nous étions tranquillement dans le presbytère quand dans la matinée est entré un soldat allemand qui nous a intimé l'ordre de sortir, sans autre explication. Il a fallu descendre la rue du Gué (Médéric) jusqu'à la rue du Lavoir. Il y avait là une dizaine ou une quinzaine d'hommes et quelques soldats allemands. Ceux-ci nous avaient précédés dans le bois qui se trouvait là. Ils se sont mis à abattre de grands baliveaux de peupliers et nous ont ordonné de les transporter dans la rue du Gué pour constituer un barrage antichars. Je me souviens avoir trouvé le poids de ces arbres très lourd, bien que nous fussions six ou huit à porter chacun. Le barrage fut consolidé par des planches prises dans la réserve d'un menuisier voisin. Un des hommes qui étaient là me dit à l'oreille qu'il avait très peur, car il était porteur d'un message écrit de la résistance à faire parvenir à La Rivière-de-Corps ; que je sache, il a pu repartir sans problème sur sa bicyclette. Nous avons parlé quelques instants avec le sous-officier qui commandait la manœuvre ; il nous a expliqué en particulier que, pour se défendre, il préférerait la grenade à la mitrailleuse. Ce n'était pas très rassurant. Mais il nous a laissés partir sans encombre.

Monsieur le curé et moi avons regagné rapidement le presbytère pour rassurer Madame Prin qui imaginait déjà le pire. Le chanoine Lenain prit alors une